

MARC BRASSARD

**Préface de
Maxime Talbot**

GORGÉE !

La vie trop courte de Roberto « Bob » Bissonnette

**ÉDITIONS
LASEMAINE**

PREMIÈRE PARTIE

Roberto

CHAPITRE 1

De Caracas à Jouvence

« J'm'ennuie d'être p'tit »

Pyjama à pattes

Décembre 1980. Caracas.

Noël approche et comme le veut la tradition dans la capitale du Vénézuéla, les gens font sauter de gros pétards un peu partout, à toutes les occasions, bien avant le 25 décembre.

Venant de Senneterre, au fin fond de l'Abitibi, Lisette Lemelin n'était pas au courant de cette coutume avant son arrivée à Caracas en 1979. Pas plus que son mari Grégoire, l'homme originaire de Courville, en banlieue de Québec, avec qui elle a uni sa destinée quelques années après qu'ils se sont rencontrés à... Port-au-Prince. Elle était alors en vacances avec une collègue de travail de la polyvalente de Plessisville, cinq ans après avoir œuvré comme enseignante bénévole – dite « missionnaire laïque » – pendant trois années dans ce pays. Grégoire travaillait pour sa part à la rédaction de son mémoire de maîtrise qui

touchait les coopératives de la République dominicaine et d'Haïti au moment de leur rencontre.

À la piscine du quartier qu'ils visitent, histoire de rafraîchir leurs deux jeunes enfants, Patrick et Josiane, la surprise est donc totale quand un de ces pétards éclate aux pieds de Lisette. Enceinte de quatre mois, elle ressent immédiatement des douleurs au ventre, des contractions indiquant que le bébé aimerait se joindre au « party » de façon prématurée. « Je perdais du liquide amniotique. Il a fallu que Grégoire aille chercher la voiture pour m'emmener à l'hôpital, où ils ont réussi à enrayer les contractions. Il a ensuite fallu que je fasse la planche pendant presque cinq mois ! On a eu de l'aide à la maison pour s'occuper des deux autres, je ne pouvais rien faire sans prendre le risque de perdre mon bébé », raconte Lisette, près de 40 ans plus tard.

La grossesse difficile s'est cependant rendue à terme, et le 27 avril 1981, à l'hôpital Policlínica Metropolitana de Caracas, José Luis Roberto – ses deux premiers prénoms sont en l'honneur d'un chanteur vénézuélien fort populaire, José Luis Rodriguez, prisé alors par Lisette – est arrivé en pleine forme, pesant huit livres et demie.

Il passera les 16 premiers mois de sa vie à Caracas, où Grégoire était conseiller en coopération à la délégation du Québec. Il n'en aura peut-être aucun souvenir, mais il a hérité d'un « o » ajouté à son prénom pour souligner le caractère exotique de son lieu de naissance, ainsi que d'un passeport vénézuélien, nécessaire pour quitter le pays.

La petite famille rentre au pays en juillet 1982 pour s'établir rue Notre-Dame-des-Victoires, dans le quartier Jouvence de Québec. La maison avait été achetée avant même le départ

pour le Vénézuéla et louée pendant les trois années où Grégoire a travaillé à y faire connaître le Québec.

Le petit Roberto était un bonhomme enjoué, qu'il a fallu surveiller une fois qu'il a cessé de s'accrocher à la hanche de sa mère. Vers ses 18 mois, il avait trouvé le moyen de se cacher dans la sècheuse alors que celle-ci le cherchait partout. Et quand il s'est mis à parler, il en a eu long à dire. À deux ans, lorsqu'on lui demandait qui était le plus malcommode, il répondait, en se tapant le ventre : « C'est moi ! » Il offrait la même réponse si on lui demandait qui était le plus gentil...

Le petit dernier et son frère Patrick, de quatre ans son aîné, partageaient une chambre à coucher, alors que leur sœur Josiane avait sa chambre à elle seule. Les deux frangins ont donc développé une relation très forte, d'autant plus qu'en grandissant, ils fréquentaient le même cercle d'amis dans le quartier.

La chambre était peinte en bleu « Nordiques » et décorée avec des affiches de joueurs de l'équipe de la Ligue nationale de hockey, comme Peter Stastny et Joe Sakic.

« C'était une enfance normale, se remémore Patrick. On allait à l'école, on revenait, on jouait au hockey dans la rue avec nos amis du quartier. Le soir, on écoutait *Passe-Partout*. Quand mon père disait que c'était l'heure du dodo, on partait à la course et on sautait sur le lit de mon frère. Moi, il fallait que je me retourne vite parce qu'il allait sauter sur moi. Puis, quelques fois la nuit, il venait me rejoindre dans mon lit. Il prenait sa place tranquillement et à force de bouger, il prenait tout le lit et moi, chaque fois, je finissais tout écrasé contre le mur. C'était déjà quelqu'un qui aimait le contact physique. »

Au retour de la messe du dimanche, les frères regardaient la lutte à la télévision, Hulk Hogan contre le Géant Ferré, Jake «The Snake» Roberts, etc. L'adrénaline dans le tapis après les avoir vus à l'œuvre, ils se rendaient au sous-sol pour sauter dans un ring improvisé sur des coussins, enfilant casques et gants de hockey afin d'échanger des coups avec pour objectif de faire tomber l'autre en premier.

À cette époque, le hockey dans la rue avec les autres jeunes du quartier, où les hauts bancs de neige faisaient office de bandes, menait également à des batailles générales «amicales». Roberto avait institué la règle qu'il était interdit de donner des coups de poing au visage de son adversaire – juste au corps. La fameuse «bataille du Vendredi saint» du 20 avril 1984 entre les Nordiques et le Canadien a été reconstituée à de multiples occasions, surtout après que Steve Jobidon, un petit *bully* du primaire habitant deux rues plus loin, eut fait la paix avec Roberto pour s'intégrer au groupe rendu au secondaire. «Avant ça, je n'étais pas son favori, disons», note celui qui est devenu un de ses meilleurs amis, sinon son meilleur ami.

Roberto avait commencé à patiner vers l'âge de deux ans et demi et était impatient de jouer au hockey. À trois ans, il demandait à être inscrit au «cours de bataille». Son souhait n'a pas été exaucé et un an plus tard, il demandait plutôt de suivre des cours de violon. Ses parents étant tous deux issus de familles où la musique prenait une grande place, les règles pour les trois enfants Bissonnette étaient claires : il fallait s'appliquer à l'école, choisir un instrument et suivre des cours de musique, puis pratiquer un sport.

Le plus vieux, Patrick, avait choisi la guitare, alors que Josiane s'était tournée vers le piano, l'instrument privilégié de

sa mère. Le premier a fait partie de quelques *bands*, alors que la seconde a poursuivi dans la musique jusqu'au Conservatoire de Montréal, puis elle a fait une maîtrise en interprétation à l'Université de Montréal. Le jeune Roberto a appris le violon pendant neuf ans, jusqu'à ce qu'il le délaisse au secondaire pour faire partie de l'Harmonie scolaire et du *Stage Band* au Séminaire Saint-François, jouant de la basse.

« Comme j'étais trop jeune pour rester seule à la maison, j'assistais souvent à ses cours de violon, se souvient Josiane. Il était très doué. Il apprenait vite et ses professeurs disaient qu'il avait une bonne oreille. Il aurait pu faire des études en violon, mais il n'aimait pas trop pratiquer. Il en a fait quand même jusqu'à 13 ans. Moi, j'étais tout le temps sur le piano. Il m'entendait à la maison plusieurs heures par jour, à jouer toutes sortes d'affaires. Ça devait le tanner, surtout quand il voulait aller dans le salon regarder la télé et que je disais : "Non, je suis au piano." »

À l'école primaire de Jouvence située au bout de la rue, il ne causait pas de problème à ses enseignants, même si le groupe était reconnu comme étant *placoteux* ! Roberto faisait la plupart de ses présentations orales sur le hockey, les Nordiques et Dale Hunter, son joueur favori.

Le départ de la franchise vers le Colorado en 1996 a été un grand deuil pour lui, alors qu'à 11 ans, il rêvait d'acheter l'équipe pour la sauver. « C'est un soir d'hiver en 1992. On habite près du dépanneur, se souvient Grégoire. Mais il faisait froid et Roberto me dit : "P'pa, viendrais-tu me reconduire au dépanneur ? T'auras même pas besoin de débarquer." Je reste donc dans l'auto et il ressort avec un bout de papier dans les mains. "C'est quoi c't'affaire-là ?" "C'est un billet de 6/49. Il y a

25 millions à gagner ce soir et si je gagne, j'achète les Nordiques!" Il avait une vision, c'était le hockey. Il avait ça dans le sang. Dans ce temps-là, n'importe qui pouvait acheter un billet, peu importe l'âge.»

À l'école, Roberto avait affiché ses talents d'orateur en convainquant ses camarades de voter en faveur de l'Accord de Charlottetown, alors que tout le monde dans la classe voulait le refuser et que lui-même, au départ, n'y était pas favorable. «Il préparait ses exposés oraux en deux secondes et demie alors que moi, ça me prenait des heures», mentionne Josiane en relatant l'anecdote.

L'été, les trois enfants Bissonnette suivaient des cours de natation et jouaient au soccer, dirigés à tour de rôle par leurs parents, mais le hockey était le sport de prédilection des deux garçons. Roberto a bien progressé depuis ses premiers pas dans le programme MAHG (Méthode d'apprentissage de hockey sur glace). Par la suite, aux niveaux novice et atome, son père agissait comme entraîneur, comme il l'avait fait pour Patrick. «Les deux faisaient de l'asthme lorsqu'ils étaient jeunes, donc en étant sur le banc, Grégoire avait leurs pompes dans ses poches et il pouvait leur donner une shot. À l'adolescence, ce problème a disparu, heureusement», souligne Lisette, qui s'est habituée à attendre son petit dernier dans les halls d'aréna pendant qu'il faisait son «social» dans le vestiaire, prenant une éternité à retirer son équipement.

Après une bonne saison au niveau pee-wee AA, marquée par une participation au prestigieux Tournoi international de hockey pee-wee de Québec, Roberto n'avait pas reçu d'invitation au camp de sélection du bantam AA pour la campagne suivante. Son entraîneur Renaud Blais l'a appris en le croisant

la veille de l'ouverture du camp, et il s'est finalement assuré qu'il reçoive la précieuse invitation : « Il avait été fouetté par ça et il a bardassé tout le monde. C'était la première année où il avait droit de donner des mises en échec, alors il en a profité : il a bardassé tellement qu'ils l'ont retenu. Il y a juste deux joueurs de première année qui ont obtenu un poste, Daniel Clermont et lui. Ça lui a donné une confiance énorme et l'année d'après, il avait été nommé capitaine. Il y a des moments dans la vie, des points décisifs ; si Renaud Blais n'avait pas été là, ça n'aurait pas démarré de la même façon pour lui », croit son père.

Avec le club de la région de Québec, Clermont et Roberto ont fait ensuite équipe pour la première fois avec un ancien adversaire de l'Association du hockey mineur de la ville de Québec, Alexandre Giroux. Leur trio a aidé la région à remporter l'or aux Jeux du Québec tenus à Charny en 1997. Un but compté par Roberto a assuré le titre aux jeunes Québécois. « Bob disait tout le temps qu'il avait compté le but gagnant, mais en vérité, c'était le but égalisateur. C'était un tournoi au total des points et ce jour-là, il nous fallait une nulle pour gagner la médaille d'or », explique Giroux.

Les trois jeunes hommes s'entendaient comme larrons en foire. Leur complicité ne faisait que commencer...

CHAPITRE 2

Les années Olympiques

« Tous les joueurs de hockey ont un rôle à jouer.
C'est de même qu'ça marche si tu veux gagner »

La machine à scorer

Le 6 juin 1998, les assises annuelles de la Ligue de hockey junior majeur du Québec sont couronnées par la tenue du repêchage midget, qui a lieu cette année-là au Colisée de Rimouski.

Champions de la coupe Memorial de 1997, les Olympiques de Hull, une formation en reconstruction, misent sur cet encan pour faire le plein d'espairs. Avec le sixième choix au total, ils sélectionnent le centre Alexandre Giroux, qui vient de connaître une excellente saison – 28 buts, 58 points en 42 matchs – dans les rangs midget AAA avec les Gouverneurs de Sainte-Foy.

Rite de passage pour les premiers choix, Giroux monte sur l'estrade pour enfiler le chandail de son équipe et poser pour des photos avec les dirigeants de celle-ci, plus précisément le

directeur général Charles Henry, le dépisteur-chef Paul Gagnon et l'entraîneur-chef Claude Julien. Avant d'aller retrouver sa famille pour célébrer, il passe un peu de temps à la table du club sur le plancher de l'amphithéâtre.

Il y est toujours lorsque son coéquipier des Gouverneurs, Daniel Clermont, est la sélection de troisième tour des Olympiques, avec un choix obtenu de Sherbrooke. Il a aussi l'occasion de jeter un coup d'œil furtif aux listes des recruteurs de l'équipe, où il aperçoit le nom de son autre coéquipier de Sainte-Foy, Roberto Bissonnette. Leurs deux familles s'étaient rendues ensemble à Rimouski pour l'occasion.

En retournant dans les gradins quelques minutes plus tard, il dit à son ami : « Hé, Biss, je pense que tu t'en viens à Hull aussi ! » Bissonnette devient alors très nerveux, il a hâte de sortir. Feu Paul Gagnon met fin à son attente en utilisant un choix de septième ronde acquis de Baie-Comeau, le 92^e au total : « Les Olympiques de Hull sélectionnent Roberto Bissonnette », entend-on dans les haut-parleurs du Colisée.

L'aventure du hockey junior peut commencer.

•••

Un choix de première ronde comme Giroux est assuré d'un poste quand il se présente au camp d'entraînement des Olympiques, à la fin du mois d'août ; pour un choix de septième tour comme Roberto, rien n'est assuré. Il a tout à prouver, et il le sait.

Il vient de connaître une saison respectable de 7 buts et 15 points en 40 parties dans le midget AAA. Il a pratiqué son style fougueux, mais, à ce niveau, il n'est pas permis de laisser

Table des matières

Préface	9
Avant-propos	13
Première partie — Roberto	25
1. De Caracas à Jouvence	27
2. Les années Olympiques	35
3. « Ils ont échangé mon frère »	55
4. Hockeyeur et étudiant	69
5. Intermède: Du travail et des Jobstock	83
Deuxième partie — Bob	91
6. Le début de la grande aventure	93
7. Un phénomène sur YouTube	105
8. Un passionné de baseball	117
9. Le mystère Montréal	123
10. Hommage aux Cabochons	135
11. Les truckers du rock	143
12. L'accident	155
13. La machine à idées	175
Épilogue: QQBF?	187
Fiche de pointage de Roberto Bissonnette	198
Remerciements	199
Crédits photographiques	203